Dans l’atelier de Caroline Petit

Publié le 26/01/2023 - 08:10

Entretiens



À l’occasion de la publication du 1000e Budé, La Vie des Classiques vous propose une série d’entretiens avec des latinistes et des hellénistes qui ont fait et font encore la C.U.F., pour présenter leurs démarches respectives et leurs approches des textes antiques. Nous recevons aujourd’hui Caroline, qui a édité et traduit Le médecin. Introduction *de Galien (ou plutôt Pseudo-Galien).*

La Vie des Classiques : Comment vous présenter ? Quelle a été votre formation intellectuelle ?

Caroline Petit : J’ai suivi un parcours à la fois classique et interdisciplinaire. J’ai eu la chance de commencer le latin et le grec en 4e au Collège Marguerite de Navarre à Pau. J’ai ensuite passé un Bac scientifique, puis suivi quatre ans de classes préparatoires littéraires (option Lettres classiques), essentiellement au Lycée Michel Montaigne à Bordeaux, puis à Henri IV. Mes études m’ont naturellement conduite à passer l’agrégation de Lettres classiques (1999) puis à me spécialiser en grec à la Sorbonne, d’abord sur Sophocle, puis sur la médecine antique et Galien (Thèse de Doctorat, 2004).

L.V.D.C. : Quelles ont été les rencontres déterminantes, de chair ou de papier, dans votre parcours ?

C. P. : Il y en a eu beaucoup. J'ai eu plusieurs excellents professeurs tout au long de mes études, notamment au collège et au lycée. Tous m'ont prodigué des encouragements que j'estime décisifs. Mais deux rencontres ont particulièrement compté : Jacqueline de Romilly m'a remis en personne deux prix du Concours Général des Lycées (version grecque et version latine) en 1993. En me félicitant, elle a ajouté : « nous avons besoin de gens comme vous ». Plus tard, les cours de Jacques Jouanna sur la tragédie grecque et sur Hippocrate m'ont initiée à la critique textuelle et au domaine encore trop mal connu de la médecine antique.

L.V.D.C. : Comment est née votre passion des langues anciennes, et notamment du grec ancien ? Et comment avez-vous « entretenu la flamme » ?

C. P. : J'ai commencé le grec et le latin à l'instigation de ma mère, qui avait fait du latin au lycée, mais pas de grec, un regret éternel. Je n'ai pas eu à « entretenir la flamme ». Le grec m'est très vite apparu comme l'exemple même du beau, que je n'ai cessé de poursuivre.

L.V.D.C. : Quel a été le premier texte latin et/ou grec que vous avez traduit/lu ? Quel souvenir en gardez-vous ?

C. P. : Je me souviens surtout de ceux que je n'avais justement pas lus. En 4e, lorsque j'ai débuté le grec, j'étais la seule de ma classe à n'avoir aucune idée de ce qu'étaient l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Depuis, j'ai toujours eu l'impression de continuer à rattraper mon retard…

L.V.D.C. : Et quel est le premier Budé que vous avez eu dans votre bibliothèque ? Vous souvenez-vous de la manière dont vous l'avez obtenu ?

C. P. : J’achetais les Budé au fil des coups de chance chez les bouquinistes, car je n’avais pas d’argent. Je pense que j’ai dû acheter mon premier Budé à Bordeaux, au Chat Noir, une librairie d’occasion alors située Rue des remparts, qui n’existe plus. Je crois qu’il s’agissait des *Idylles* de Théocrite. Une autre enseigne m’a longtemps approvisionnée : la librairie Epsilonn, rue de Vaugirard.

L.V.D.C. : Vous êtes philologue, et travaillez notamment à l’édition des textes antiques : que signifie « éditer un texte » pour vous ? Comment s’y prend-on ? Combien de temps cela nécessite-t-il ?

C. P. : Je vois l’édition comme un service à la communauté scientifique, l’occasion de proposer un texte à peu près fiable pour ceux qui souhaiteront un jour le lire. Dans le cas de Galien, c’est fondamental, car dans nombre de cas aucune édition critique n’est disponible. C’est un travail lent, laborieux, souvent ingrat. Mais la discipline a besoin que l’on produise ces outils scientifiques. Et c’est un art qui se perd. Il faut avoir des connaissances approfondies en grec et en latin, en paléographie et codicologie, en histoire des textes, du livre, des savoirs ; il faut être méthodique et rigoureux. Il faut en outre avoir un certain goût pour les énigmes, car nombre de problèmes surgissent lorsque l’on commence à comparer les manuscrits qui ont transmis un texte antique. Il est important de comprendre que le texte n’est pas un absolu, mais plutôt une reconstitution sur la base de sources fragmentaires et difficiles à analyser.

L.V.D.C. : Vous avez édité et traduit Galien dans la C.U.F. : comment avez-vous découvert cet auteur et cette œuvre ? comment est né ce projet ?

C. P. : De formation littéraire, je n’aurais jamais eu l’idée de lire Galien, auteur réputé « technique », sans l’intervention de Jacques Jouanna, alors professeur de grec à la Sorbonne. Je voulais consacrer mon doctorat à une édition critique, mais c’est sur Lucien de Samosate que je souhaitais travailler. Jacques Jouanna, à qui j’ai demandé de bien vouloir diriger ma thèse, m’a « présenté » Galien alors que l’édition de Galien dans la CUF était encore à l’état de projet. Cette tangente s’est avérée fructueuse. J’ai découvert un auteur à part entière, d’une culture immense, au style varié, un génial touche-à-tout. Galien était médecin, philosophe, expert en littérature classique, passionné par la langue grecque, et profondément

imprégné de rhétorique.

Le texte que j'ai édité n'est en fait pas de Galien : mais il lui a été attribué très tôt, et, si l'on en juge par la quantité de manuscrits qui nous l'ont transmis, il a connu un succès bien supérieur à la plupart des œuvres authentiques du maître…

L.V.D.C. : Quelle est l'histoire de ce texte ? Comment est-il parvenu jusqu'à nous, et jusqu'à vous ?

C. P. : L'*Introduction* du Pseudo-Galien (dont le véritable titre est « Médecin ») aborde en quelque cent pages la plupart des facettes de la médecine antique. Le texte commence avec une histoire de l'art médical qui n'a guère de parallèle et fournit de précieuses informations doxographiques. C'est sans doute ce qui explique en partie son succès auprès des lecteurs de textes médicaux, de l'antiquité à l'époque moderne. Il inspire encore Daniel Leclerc et son histoire de l'art médical au 18e s. Il fourmille de détails rarement ou jamais abordés par Galien lui-même, comme les mutilations génitales.

L.V.D.C. : Existe-t-il beaucoup de manuscrits de Galien ? L'un d'entre eux est-il particulièrement remarquable ?

C. P. : Il y en a peu pour un corpus de cette dimension ! La plupart sont tardifs, et sans grand intérêt codicologique. Ils n'ont presque jamais d'illustrations. Ce sont des exemplaires de savants, sans décoration sophistiquée. Il y a des exceptions, bien sûr, et aussi quelques témoins plus anciens, comme des papyrus. En ce qui concerne mon pseudo-Galien, plutôt qu'un manuscrit, on peut relever l'existence d'un groupe de manuscrits passés entre les mains d'un copiste mis en lumière par les travaux de Brigitte Mondrain : Démétrios Angelos, qui oeuvrait au *xenon* du kral à Constantinople au milieu du XVe s. Sans lui, nous aurions moins de Galien à nous mettre sous la dent, car il a copié de nombreux textes, notamment la moitié du traité des *Simples*, la base de la pharmacologie galénique, qui sans lui serait perdue.

L.V.D.C. : Quelles sont les difficultés que vous avez rencontrées ? Toutes ont-elles été surmontées ?

C. P. : La difficulté principale était l'absence d'édition critique préexistante. Mon édition est la première et pour l'instant la seule édition de ce traité. Ce texte se distinguait par un manque criant d'études savantes, à l'exception d'une dissertation allemande de 1917 (par Emil Issel). Naturellement, à l'échelle d'une thèse, le nombre de manuscrits (une quarantaine pour le grec) et d'éditions anciennes a été un obstacle ardu, que j'ai surmonté en étant pragmatique et sélective. Une partie de la tradition du texte est contaminée par des additions médiévales, ce qui est commun dans les domaines techniques où l'on adaptait et rafraîchissait volontiers les textes pour un nouveau public. L'étude de l'histoire du texte m'a permis de résoudre plusieurs problèmes associés à ce traité, notamment autour des représentations de la lèpre, en lien avec ces contaminations médiévales.

L.V.D.C. : Qu'est-ce qui a été le plus ardu, l'édition ou la traduction ?

C. P. : Pour moi, la traduction demeure l'exercice le plus difficile. Dans le cas du Pseudo-Galien, l'abondance de termes techniques, parfois très rares, a mis ma patience et mes compétences à l'épreuve. La syntaxe paraît simple, mais elle est rendue difficile par le fait que de nombreux passages semblent résumer d'autres sources et manquent de clarté.

L.V.D.C. : Pourquoi, selon vous, continuer de lire et de traduire Galien aujourd'hui ? Et plus généralement la littérature grecque et latine ?

C. P. : Galien est un témoin très précieux du monde romain ; à la fois proche du pouvoir (en tant que médecin des empereurs) et connaissant de première main de nombreuses parties de l'Empire, qu'il a visitées, il propose un éclairage unique sur cet univers au cours de plusieurs décennies (il fut actif environ soixante-dix ans). Pour moi, Galien, tout comme l'ensemble de la tradition médicale antique représentent un corpus encore sous-exploité. Les médecins étaient des anthropologues, qui étudiaient l'homme dans son milieu ; ils ont beaucoup à nous apprendre sur les liens complexes qui nous unissent à notre environnement.

Galien est aussi important pour l'histoire sur le long cours : on n'en a pas toujours conscience, mais il a été une inspiration littéraire et philosophique (pas seulement médicale) pendant des siècles. La réception de Galien dans la tradition islamique, par exemple, est d'une grande complexité et très sous-estimée. A la Renaissance,

Galien était vu comme un modèle de style et de logique autant que comme un puits de science médicale. On l'a aussi utilisé pour défendre l'astrologie. Il était lu des alchimistes. On trouve Galien partout ! Et jusque dans les figures de médecins des romans modernes.

C'est un auteur passionnant, à condition que l'on se dépouille de ses préjugés.

Quant à la littérature antique en général, elle est en fait très populaire. Les œuvres les plus célèbres de notre temps (par exemple Harry Potter) sont pleines de références à l'antiquité. Jackie Pigeaud disait que si les gens ne lisaient plus les auteurs antiques, c'est que nous étions de mauvais philologues. A nous de faire comprendre et aimer les textes classiques ! La collection Signets, la collection Classiques en Poche, les nouvelles traductions, imaginatives, rafraîchissantes publiées aux Belles Lettres, toutes ces initiatives font beaucoup pour rendre nos auteurs favoris accessibles et intéressants.

L.V.D.C. : Pour peut-être susciter quelques vocations parmi nos lecteurs, reste-t-il beaucoup à faire sur cet auteur (ou d'autres) au niveau de l'édition et de la traduction ? Des travaux sont-ils en cours ?

C. P. : Énormément de textes de Galien (et attribués à Galien) demeurent inconnus des lecteurs : de nombreuses éditions et traductions continueront à voir le jour dans la CUF et dans d'autres collections.

L.V.D.C. : Parmi les autres philologues de la collection, qui admirez-vous le plus ? Pourquoi ?

C. P. : De tous les éditeurs de la CUF, Jacques Jouanna a certainement eu le plus d'influence sur moi, car j'ai beaucoup médité les volumes d'Hippocrate, surtout pendant ma thèse. Mais j'en admire beaucoup !

L.V.D.C. : Pour finir, pourriez-vous nous dire en quelques lignes quel est votre Budé préféré et pourquoi ?

C. P. : Le Budé que j’ai ouvert le plus souvent en lien avec ma recherche est *Airs, eaux, lieux* d’Hippocrate. C’est un texte fondateur à plus d’un titre, qui a fasciné les lecteurs au cours des siècles. Mais j’ai beaucoup de « chouchous », y compris dans le domaine latin, par exemple les *Petits poèmes* de Claudien.